Des jours d'une stupéfiante clarté

AHARON APPELFELD

Des jours
d'une stupéfiante clarté

*traduit de l'hébreu
par Valérie Zenatti*

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

L'édition originale de cet ouvrage est parue chez Kinneret,
Zmora-Bitan, Dvir Publishing House Ltd. en 2014,
sous le titre: *Yamim shel behirout madhima*.

ISBN: 978-2-8236-1052-9

© Aharon Appelfeld, 2014
© Éditions de l'Olivier
pour l'édition en langue française, 2018.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À la fin de la guerre, Theo décida qu'il ferait seul le chemin de retour jusqu'à sa maison, tout droit et sans prendre de détours. Malgré la distance de plusieurs centaines de kilomètres qui le séparait de chez lui, il avait l'impression de voir la route se dérouler avec clarté sous ses yeux, sur toute sa longueur.

Il savait que cette décision l'éloignerait de ses camarades et le contraindrait à passer des jours entiers au milieu d'étendues immenses et désolées, mais il était déterminé. Il partit sans faire ses adieux.

Il avait prévu de marcher à pas réguliers, concentré sur la route, pourtant ses jambes impatientes le poussèrent à accélérer. Au bout d'une heure il s'effondra, épuisé.

Il était dans un champ ouvert et sauvage, jonché de véhicules brûlés et de boîtes de conserve vides. Ces vestiges calcinés de la guerre ne l'émurent pas.

Il resta assis, alors qu'il aurait tant voulu poursuivre son chemin. Des images des derniers jours tentèrent de s'insinuer en lui, mais il secoua la tête et se remit debout.

À présent, il prenait soin de contrôler le rythme de ses jambes en marchant. La plaine s'étirait jusqu'à l'horizon. Au loin, des taches épaisses étaient peut-être des collines. Aucun signe de vie.

À l'approche du soir, le paysage changea. Ce n'était plus l'étendue infinie telle qu'il l'avait imaginée, mais un espace vallonné ceint par des collines. Quelques grands chênes se

dressaient, et avec eux surgit l'image de paysans se reposant près d'un ruisseau.

Ici aussi le silence était total. Ni pépiements d'oiseaux, ni grognements de bêtes. Un ciel d'un bleu immaculé flottait au-dessus de lui. Il s'assit pour le contempler. Au fur et à mesure qu'il s'abandonnait à cette contemplation, son corps s'alourdit. Je vais fermer un peu les yeux, se dit-il, et il le fit.

Il calcula qu'il avait parcouru sept kilomètres jusque-là, en déviant un peu de sa route initiale, certes, mais cela n'était pas irrémédiable. S'il était plus rigoureux à partir de maintenant, il ne devrait plus se tromper. Cette pensée l'apaisa et il ouvrit les yeux.

Le soir rougeoyait, silencieux et doux. Des filets de fumée s'élevaient des maisons au loin. Il aurait bien bu un café, mais il chassa cette envie. Il chercha un bâton, le planta dans la terre meuble en se disant : Ce sera un repère pour que je ne m'écarte plus du chemin.

Au fond de lui, Theo savait que c'était un geste dérisoire, mais il considérait bizarrement que ce bâton planté au cœur de l'immensité verte lui servirait de borne kilométrique et que ses yeux ne l'induiraient plus en erreur.

Son comportement depuis qu'il avait quitté le camp le laissait songeur. Une partie de lui était demeurée là-bas, et l'autre, celle qui avait pris la route, n'était plus ce qu'elle avait été. Il n'avait en lui ni colère ni regrets. Tout son être était concentré dans la volonté d'avancer, même si sa progression était lente. Il fixa du regard le bâton planté dans la terre et lâcha distraitement : « Et pourtant, ce n'est pas si stupide. »

Il poursuivit sa marche tandis que le soleil baissait dans le ciel. Cela faisait des années qu'il n'avait pas vu un tel crépuscule.

Parfois, une teinte violacée s'infiltrait un instant dans la cour du camp, avant d'être engloutie par l'obscurité.

À présent, le ciel s'ouvrait devant lui dans une limpidité bleutée, et la lumière se déversait à l'intérieur de son corps comme dans un récipient vide. Il s'assit un long moment sans bouger. À la tombée de la nuit, il s'affala sur un tas de branchages qu'il avait ramassés et il s'endormit.

Il plongea dans un sommeil sans rêves. Le froid de la nuit pénétrait sa chemise et ses chaussures trouées sans le perturber : il avait pris l'habitude de dormir ainsi. Au petit matin, une douleur fulgurante au niveau de la taille le réveilla, et il se leva. Le bâton était toujours planté dans la terre, tel un signe de vie familier qui le remplît de joie.

Il reprit sa route, s'arrêtant toutes les heures environ pour examiner le paysage et planter un bâton sur un talus. Cette curieuse obsession lui fit oublier qu'il avait quitté, la veille, son baraquement du camp à l'insu de ses camarades.

C'est étrange, se dit-il, comme s'il s'éveillait une seconde fois. Je suis seul.

Il avait passé plus de deux ans avec ses compagnons de travaux forcés, torturés tour à tour par les gardiens et la faim. Ils s'étaient tousentraîdés, corps et âme, sans avoir recours aux mots. Plus d'une fois, rentrant de travaux épuisants, alors que la tête lui tournait et que ses jambes vacillaient, il avait senti une main soutenir son dos. Il la sentait maintenant aussi, et un flot de remords ruissela le long de son corps.

Il grimpa sur une colline dont le flanc offrait une vision sur la plaine striée de routes et de chemins de terre. Manifestement, nul n'avait posé un pied ici pendant la guerre.

De là-haut, il vit pour la première fois un groupe de prisonniers

libérés des camps. Ils étaient éparpillés un peu partout, comme si le temps ne les pressait guère. Certains étaient assis sur des ballots, d'autres à même la terre. Theo calcula qu'en continuant de marcher à la même allure, il risquait de les croiser.

Le jour déclinait, et des nuages gonflés de pluie erraient à la surface des collines. Theo n'avait pas peur. L'élan qui le poussait à s'éloigner de ses frères libérés lui donnait des forces. Et tandis qu'il avançait, un halo de lumière l'enveloppa : c'était la lumière si douce du mois de mai.

« Je suis sur la bonne route », dit-il d'une voix qui n'était pas la sienne. Il ôta son manteau, l'étala par terre et s'apprêta à se coucher lorsqu'il se souvint que les rescapés n'étaient pas loin. Ils pouvaient le rattraper.

La libération avait été si soudaine. Personne ne l'attendait plus. Le silence avait succédé à des jours de bombardements lourds. Difficile de savoir si les gardiens s'étaient enfuis ou cachés. Les prisonniers étaient restés allongés sur leur châlit sans prononcer un mot. Finalement, quelques-uns avaient osé défoncer la porte des baraquements et, à leur grande surprise, rien n'avait bougé. L'*Appellplatz*, les outils des brigades de travail, les bidons d'eau étaient toujours au même endroit. Les gardiens avaient fui, et il ne demeurait aucun souvenir d'eux dans cette cour où ils avaient régné en maîtres.

Ainsi avait commencé la renaissance. D'abord, les gens avaient étiré leurs bras, avant de mouvoir tout leur corps.

Des prisonniers s'étaient rués dans les hangars et avaient rapporté du café, du thé, des biscuits, de la bière, du cognac, des liqueurs et deux réchauds à pétrole.

Les premiers jours de la libération s'étaient écoulés dans la consommation avide de boissons et de nourriture. Quelques

voix s'élevaient pour mettre en garde : il ne fallait pas manger, seulement boire, mais nul ne voulait les écouter, les prisonniers dévoraient tout ce qui leur tombait sous la main et buvaient jusqu'à plus soif, les corps pourtant rassasiés en réclamaient encore. Ils n'avaient pas tardé à vomir.

Theo, lui, avait écouté les avertissements et s'était contenté de tremper quelques biscuits dans du thé.

Après plusieurs jours de vomissements, de cris de joie et de douleur, les rescapés s'étaient affalés sur leur châlit, comme foudroyés. Les rares personnes qui n'avaient pas participé à cette orgie se tenaient à l'écart, hébétées. Leurs camarades ivres les regardaient comme des traîtres. Quelqu'un haussa la voix pour les insulter. Theo sentit que ses compagnons ne voulaient plus de lui en cet instant, et c'est en vain qu'il essaya de s'approcher de l'un d'eux. Il décida de partir lorsqu'un camarade ivre brandit un bâton, menaçant de le frapper. Il se tint un moment devant le portail, espérant qu'une voix le retiendrait. Comme elle ne vint pas, il s'en alla.

Alors qu'il contemplait l'espace autour de lui, Theo aperçut une chapelle construite entre deux immenses chênes. Cette découverte le réjouit. Ces petits sanctuaires plantés sur les routes faisaient partie de ses visions d'enfance les plus enfouies.

Lorsqu'il était enfant, sa mère l'emmenait à la ferme de grand-mère Yohana. Il fallait une journée entière de traîneau pour y parvenir. Tandis qu'ils glissaient sur la neige, une chapelle illuminée par de grands cierges surgissait tout d'un coup sur le bas-côté, où l'on distinguait une femme agenouillée, priant en silence.

La mère de Theo, emmitouflée dans un grand manteau de fourrure, descendait du traîneau et se postait dans l'entrée, donnant à Theo l'impression qu'elle allait s'agenouiller pour prier avec la paysanne.

Sa mère pouvait être bouleversée par un paysage, un arbre isolé, un oiseau rare ou un loup immobile dans un champ enneigé. Mais elle montrait un enthousiasme particulier pour les chapelles. Grand-mère Yohana, consciente de cette faiblesse chez sa fille, la sermonnait doucement.

« Ne t'inquiète pas, je ne vais pas me convertir au christianisme », répliquait la mère.

Ces périples hivernaux et scintillants étaient soudain très présents dans la mémoire de Theo. Sa mère l'habillait de vêtements chauds, enfonçait une chapka sur sa tête et l'enveloppait dans deux couvertures sur lesquelles elle posait encore une peau de mouton.

Si sa mère n'avait pas demandé régulièrement au cocher de s'arrêter pour admirer le paysage ou entrer dans une chapelle, Theo aurait fermé les yeux et se serait abandonné entièrement au glissement si doux.

À mi-chemin, ils faisaient halte chez un aubergiste juif, filiforme, qui les accueillait toujours avec chaleur et les installait dans sa propre salle à manger, à l'écart des paysans imbibés de bière qui beuglaient.

L'aubergiste et sa femme servaient un punch à la mère de Theo, et à lui, un verre de lait chaud. Un jour, une violente tempête de neige avait obligé Theo et sa mère à passer la nuit dans l'auberge.

Lors d'une halte, l'aubergiste s'était penché vers Theo et avait demandé : « Que fais-tu en hiver ? » Ne sachant que répondre, Theo avait imploré l'aide de sa mère d'un regard, et celle-ci avait prononcé quelques mots hermétiques pour l'enfant. L'homme avait caressé la tête de Theo en souriant : « Qu'apprends-tu à l'école ?

– Réponds : je ne vais pas encore à l'école », lui avait soufflé sa mère à l'oreille, mais Theo avait eu du mal à prononcer ces mots et il s'était réfugié dans les jupes de sa mère.

Cette auberge en pleine campagne, exposée aux vents d'hiver et à la menace des bandits, était parfaitement gravée dans la mémoire de Theo.

Pendant ces longs voyages pour aller chez grand-mère Yohana, il avait appris à observer la silhouette élancée de sa mère, le pur ovale de son visage, ses manières raffinées et ses émerveillements imprévisibles. Lorsque la joie explosait en elle, elle prenait Theo dans ses bras et le faisait sauter en chantonnant : « Theo est mon prince. Il n'y a pas plus beau que lui. »

Malheureusement, ces instants de gaieté ne duraient guère. Cependant, la mère de Theo conservait dans ses moments de chute une beauté bouleversante.

Les années de guerre, de faim et de travaux forcés avaient refoulé ces visions lumineuses au fond de son âme. À présent, à la vue de la chapelle abandonnée, il était pétrifié.

Les visions émergeaient peu à peu du brouillard : le visage clair de sa mère, ses pommettes, sa main serrant le col de son manteau pour protéger son cou. À chacune de ses humeurs étaient associés des gestes, des attitudes. Il y avait les larges sourires et les sourires crispés. Elle ne riait jamais fort, y compris dans ses explosions de joie.

Quand il avait quatre ou cinq ans, ils avaient pénétré ensemble dans une petite chapelle vide. Deux grands cierges étaient allumés près d'une icône devant laquelle sa mère était restée longtemps en contemplation, avant d'éclater en sanglots profonds et douloureux. Il avait vainement tenté de la serrer dans ses bras minuscules.

« Que s'est-il passé, maman ? avait-il demandé, une fois qu'ils furent sortis de la chapelle.

– Rien. Ne dis rien à grand-mère Yohana.

– D'accord.

– Merci mon chéri. »

Et elle lui avait baisé le front.

Il se décida à s'approcher de la chapelle abandonnée. Deux poules marron et maigrichonnes affairées devant l'entrée s'envolèrent pour se poser sur une branche, d'où elles se mirent à caqueter en direction de Theo.

Il parvint à distinguer l'intérieur : une icône couverte de poussière était placée sur une étagère de bois épais. À son pied, deux calices et des candélabres en faïence étaient posés sur un plateau. Une forte odeur d'humidité s'échappait de l'endroit.

Il faut croire que personne n'est venu prier ici pendant la guerre, se dit-il. Les chapelles qu'il avait fréquentées avec sa mère étaient non seulement plus grandes, mais on y sentait aussi des effluves sucrés et frais de cire et d'encens, et la plupart du temps, une femme y priait à genoux.

Il se tint là un long moment, jusqu'à ce que ses sens s'engourdissent et que sa joie s'émousse. Il s'arracha alors du lieu.

S'il pleut, je reviendrai m'abriter ici, pensa-t-il.

Un peu plus loin, il vit les bâtons de bois plantés dans la terre à intervalles réguliers et un sourire se dessina sur son visage : non, son geste n'était pas si stupide.

Il se remit en chemin. La vision de la chapelle ne le quittait pas. C'est étrange, songea-t-il. Il faut croire que ma mère avait une forte attirance pour la prière. Elle avait le même visage émerveillé à l'entrée d'une chapelle, d'une église ou devant un coucher de soleil exaltant. Son émotion était si vive qu'elle éclatait parfois en sanglots.

Il pressa le pas, et la vision de la chapelle disparut. Theo était rempli du vide qu'il avait constaté là-bas.

Sur la route, deux hommes en poursuivaient un troisième, manifestement plus rapide. Ils tombaient, se relevaient, mais ne renonçaient pas. Le pourchassé aussi avait des difficultés, il trébuchait, ce qui ne l'empêcha pas d'accélérer sa course jusqu'à ce que l'écart entre eux trois se creuse tant que les deux poursuivants abandonnèrent la partie. Ils s'arrêtèrent pour suivre l'autre des yeux, tandis qu'il s'éloignait.

Ils restèrent longtemps ainsi avant de revenir sur leurs pas. Theo en avait la certitude : les deux hommes voulaient attraper le fugitif pour le ramener au camp. La manière de courir de l'homme était celle d'un prisonnier, pas d'un gardien.

Une pensée traversa Theo : Les collabos font encore du zèle.

Il n'avait plus de doutes. Non loin de là, les hommes libérés étaient nombreux, mais demeuraient invisibles. Les champs étaient plongés dans un silence total. Il se dit qu'il serait plus prudent de suivre le cours de la rivière.

Il se désaltéra et poussa un soupir de soulagement. Le murmure silencieux de l'eau fit remonter en lui le souvenir des pensions qu'il avait fréquentées avec sa mère.

Elles étaient toutes situées au bord de la rivière où sa mère nageait pendant des heures. Son corps galbé et ses gestes souples faisaient grande impression aux vacanciers qui se pressaient pour la regarder. Elle attirait l'attention partout où elle allait, et il semblait parfois à Theo que c'était ce qu'elle désirait. Il est vrai que son costume de bain d'une couleur vive soulignait sa taille et allongeait sa silhouette.

Theo craignait que cette admiration pour sa mère ne conduise un prince ou un général à tomber amoureux d'elle, et qu'elle ne

l'abandonne. Cette crainte était si forte qu'il éclatait quelquefois en sanglots. Sa mère se tournait alors vers lui pour demander :

« Que se passe-t-il, mon chéri ? »

Un jour, il avait osé lui dire :

« N'est-ce pas que tu ne me quitteras jamais ? »

– Mais qu'est-ce qui te prend ? » s'était-elle exclamée en se penchant vers lui, et cette phrase destinée à le calmer lui avait fait mal.

Durant ces années enfouies, sa mère avait été tout son monde, en particulier le soir : les bains chauds et parfumés avant le coucher, les serviettes épaisses, la crème rose pour le corps sur ses doigts. Ces contacts si doux étaient profondément inscrits dans sa chair et il les ressentait chaque fois qu'il était seul ou face à un danger. Et le danger les guettait à chaque voyage qu'ils faisaient ensemble, à chaque regard fasciné posé sur sa mère. Même les soldats marquaient le pas pour la regarder, et la peur de voir l'un d'eux l'enlever hantait Theo, y compris lorsqu'il dormait blotti entre ses bras.

Elle lui servait toujours le dîner en chantant. Un jour, elle lui avait dit : « On ne donne pas à manger à un garçon intelligent, il se nourrit seul. » Et il en avait été ainsi à partir de là, même lorsqu'il était enrhumé et alité.

Theo se secoua et continua sa marche. Des véhicules calcinés, des caisses de munitions et des cantines jonchaient les bas-côtés de la route. L'armée en déroute s'était débarrassée de ce qui l'encombrait. Il ne s'attarda pas, gardant un pas régulier, à l'aise dans son corps.

Il ne se serait pas arrêté si une violente averse ne l'avait obligé à chercher un abri sous les arbres. Mais même là, la pluie l'atteignait, se déversant du ciel dans une fureur qui s'amplifiait. Il se retrouva subitement dans un campement de prisonniers libérés qui avaient monté des tentes militaires. Il entra dans l'une d'elles, trempé de la tête aux pieds. Quelques personnes étaient assises là en silence, prostrées, qui remarquèrent tout de même son apparition.

Désemparé, Theo s'assit parmi elles. La crainte d'être poursuivi par ses compagnons du baraquement se fit plus présente au milieu de ces prisonniers libérés. Nichée en lui depuis son départ, elle se révéla à travers l'image de ses camarades dont les visages passaient de la colère à la sollicitude, ce qui était encore plus insupportable pour lui.

Un homme s'adressa à lui dans un souffle : « Tu viens d'où ? »

– Du camp numéro 8, répondit Theo, effrayé d'avoir prononcé ces mots.

– C'était pas le plus dur des camps, observa l'homme. On m'a dit qu'on vous distribuait du pain une fois par jour. »

Les autres ouvrirent les yeux, furieux, et lui ordonnèrent de se taire. Il obtempéra, troublé par cette vague d'hostilité.

Dans un coin de la tente, un poêle militaire diffusait une maigre chaleur, mais sa vitre rougeoyante donnait l'impression qu'un bon feu crépitait. Quelques paquets étaient posés à côté, ainsi qu'une paire de godillots.

« Tu veux un café ? » proposa l'homme à Theo et, sans attendre de réponse, il remplit une tasse en fer-blanc. Theo la saisit avec précaution et commença à boire le liquide chaud. L'homme se remit à parler.

« Chez nous, il y avait des jours où ils ne distribuaient même pas un morceau de pain, et le dernier hiver, on avait à peine un mauvais bouillon clair. Où sont tes camarades ? »

– Je ne sais pas. Chacun est parti de son côté, répondit Theo, mal à l'aise.

– Nous, nous préférons rester en groupe. Nous sommes si peu nombreux à avoir survécu. Ça implique que nous demeurions soudés, non ? »

Percevant le reproche voilé dans ces paroles, Theo fut sur le point de demander si l'existence du groupe ressusciterait les morts, mais il se contint.

« La plupart de nos amis ne sont plus », dit encore l'homme.

Pourquoi évoque-t-il la mort de ses amis à voix haute ? songea Theo. Aborder les douleurs de l'âme de manière aussi simpliste équivaut à une profanation.

« Mais vous, donc, vous vous êtes dispersés. Pourquoi ? Vous ne vouliez pas rester ensemble ? »

– Exactement.

– Nous avons décidé de marcher ensemble. Si nous sommes en vie, cela signifie que le destin veut que nous demeurions

soudés», répéta l'homme, et cette fois, ses propos étaient plus teintés de fatalisme que de reproche.

« Chacun fait comme il sent, déclara Theo, conciliant.

– C'est vrai. Mais tout de même, nous nous sentons bien ensemble. »

Cette fois, Theo ne put se retenir :

« N'oublie pas qu'on nous a imposé d'être ensemble pendant toutes ces années! »

Le ton de Theo dérouta l'homme, qui chercha vainement une aide auprès de ses camarades pour trouver quoi répondre. Enfin, il dit : « Nous allons probablement marcher vers la frontière hongroise. Nous sommes de Transylvanie, pour la plupart. Et toi ?

– D'une petite ville d'Autriche, répondit Theo à voix basse.

– Ah, je vois, ricana l'autre. Les Juifs riches allaient en voyage là-bas avant-guerre. Ils faisaient d'une pierre deux coups : culture et villégiature. Alors, tu y retournes ?

– Exact.

– C'est curieux.

– Quoi donc ?

– De retourner à la vie d'avant. Le corps n'y est plus habitué.

– Il s'habituera, répliqua Theo du tac au tac.

– Je ne sais pas, rien n'est moins sûr », dit l'homme d'un ton qui rappelait confusément quelqu'un ou quelque chose à Theo.

Theo eut le sentiment qu'un homme couché près du poêle allait s'exprimer, mais il n'en fit rien. Il s'emmitouffa dans une vareuse en leur lançant des regards qui semblaient signifier : Pourquoi parlez-vous comme avant-guerre, vous ne sentez pas à quel point cela est ridicule ?

Devant ces regards perçants, Theo fut parcouru d'un frisson honteux.

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : CPI FRANCE
DÉPÔT LÉGAL : FÉVRIER 2018. N° 1049 ()
IMPRIMÉ EN FRANCE